

Claude Como

« On dit que mon boulot est féminin mais moi je m'en fous, je ne le revendique pas. Cela me fait même chier, parce que, pour certains, aujourd'hui encore, la femme est faite pour être dominée ».

La route est encore longue, pour les artistes femmes qui sont aussi de jolies femmes, comme Claude. La liste est elle aussi longue, des collectionneurs venus dans son atelier pour voir des peintures et qui auraient adoré prolonger la rencontre par un diner aux chandelles, plus si affinités. La série de toiles intitulée *Les Trophées*, représentant des visages de femmes combinés avec des gibiers flamboyants et fraîchement saignés, témoigne de l'arme favorite de Como – qui a transformé son prénom, Claudine, en Claude - face à de tels zouaves : l'ironie.

Elle cogite actuellement, par exemple, une installation, *Le Kit Bonheur de l'Artiste* ; constitué d'un dispositif obligeant le spectateur à s'agenouiller pour regarder l'œuvre, d'un autoportrait façon poupée gonflable, de fausses affiches annonçant des rétrospectives dans les plus grands musées du monde, etc.

« Ouvre la bouche, ferme les yeux, tu verras, ça glissera mieux » chante l'inoxydable Régine. Como peint le contraire : des visages aux pupilles dilatées à force de scruter les apparences, aux dents serrées par instinct de protection ; des corps si lisses qu'ils semblent impénétrables.

Dans la série à taille plus qu'humaine *Autoportraits de l'artiste*, commencée l'hiver dernier, elle se met en scène sans fards, cheveux attachés et corps noyé dans une large blouse. Se figurant face à un curieux miroir, elle s'y reflète différente ; plus que dénudée : dépecée. Son corps donne ainsi à voir le réseau tourbillonnant de ses flux intimes. Contrastant avec la manière très maîtrisée, acidulée et incisive, du portrait, son reflet est exécuté « en pilotage automatique ». Cette pratique intuitive de la ligne transcrit un univers intime à la fois végétal, minéral et cosmique. Surgit un éternel féminin formidable, capiteux et monumental.

Renoir disait vouloir « peindre les femmes comme des roses et les roses comme des femmes ». Étranger à leur condition, il s'étiolait à devoir se contenter de les observer. Como, elle - qui a peint il y a quelques années la série *1075 Roses* - ne dit rien. Elle se vit femme, se sent fleur. Et en fait œuvre.

Françoise Monnin